



HAL
open science

Fontenelle dans ses éloges

Maria-Susana Seguin

► **To cite this version:**

| Maria-Susana Seguin. Fontenelle dans ses éloges. Revue Fontenelle, A paraître. halshs-02367553

HAL Id: halshs-02367553

<https://shs.hal.science/halshs-02367553>

Submitted on 18 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FONTENELLE DANS SES ELOGES

Les *Éloges* des académiciens écrits par Fontenelle constituent la partie la plus étudiée de l'œuvre académique de l'auteur. Contrairement à la plupart des sections qui composent l'*Histoire de l'académie des sciences*, dans le cadre de laquelle ils furent d'abord publiés, ces écrits ont un caractère littéraire indéniable : non seulement ils s'inscrivent dans une tradition rhétorique bien connue, l'épidictique, mais ils ont également fait l'objet d'une publication autonome, du vivant même de Fontenelle, ce qui montre bien qu'ils étaient perçus au XVIII^e siècle comme un ensemble cohérent, qui pouvait exister indépendamment des publications académiques, doté d'une valeur esthétique, historique et philosophique propre, et s'adressant à un large lectorat¹.

L'importance de ces textes n'a par ailleurs pas échappé à la critique. Plusieurs études se sont intéressées aux *Éloges* de Fontenelle et ont permis de dresser le portrait moral du savant, à partir des éloges académiques de Fontenelle² ou de préciser les aspects socioculturels, psychologiques ou familiaux communs aux hommes de sciences³. Mais au-delà de ce que ces éloges nous disent des savants eux-mêmes, la recherche a permis de montrer comment le travail académique de Fontenelle s'articule de manière évidente avec l'ensemble de la pensée de l'auteur, et notamment la place qu'occupent les éloges dans l'élaboration de l'idée d'une « histoire de l'esprit humain »⁴ ainsi que le rôle qu'ils ont pu jouer dans la naissance d'une histoire voire d'une philosophie des sciences⁵. L'inclusion des éloges des académiciens dans la dernière section du volume annuel de l'*Histoire de*

¹ Une première édition intitulée *Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences en M. DC. XCIX et les éloges historiques de tous les académiciens morts depuis ce renouvellement*, paraît à en 1708. Fontenelle ayant continué sa tâche de secrétaire jusqu'en 1740, d'autres recueils de ce type parurent dans les années suivantes, qui comportent un nombre variable d'éloges. Nous pouvons citer les éditions de 1709 (Amsterdam), 1717 (Paris, M. Brunet, 2 vol. in-12), 1719-1722 (Paris, M. Brunet, 3 vol. in-12), 1733 (*Suite des éloges*, Paris, V. Brunet, in-12), mais il existe de nombreuses autres éditions et des contrefaçons. Contrairement à l'*Histoire et Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, publiés sous la seule autorité de l'Académie des sciences, les *Éloges* paraissent sous le nom de leur auteur.

² Volker Kapp, « Les qualités des scientifiques et le prestige social des sciences dans les éloges académiques de Fontenelle », dans *Fontenelle. Actes du Colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987*, publiés par Alain Niderst, Paris, PUF, 1989, p.

³ Suzanne Delorme, « Des éloges de Fontenelle et de la psychologie des savants », dans *Mélanges Georges Jamati. Création et vie intérieure. Recherches sur les sciences et les arts.*, Paris, Éditions du CNRS, 1956, p. 95-100.

⁴ Jean Dagen, *L'Histoire de l'esprit humain de Fontenelle à Condorcet*, Paris, Klincksieck, 1977.

⁵ Bernard Beugnot, « De l'histoire des savants à l'histoire des sciences », dans *Fontenelle, op. cit.*, p. xxx. Roger Marchal, *Fontenelle à l'aube des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1997. Simone Mazauric,

l'Académie Royale des Sciences montre bien, d'ailleurs, qu'il n'est d'histoire de l'institution sans l'histoire des hommes qui la composent, ni de progrès scientifique sans les génies qui le rendent possible par leurs découvertes et même par leurs erreurs. Les éloges sont donc l'occasion de passer de la biographie individuelle des hommes de génie à l'histoire de l'esprit humain⁶, inscrivant l'histoire des savoirs en construction dans une réflexion d'ordre moral et philosophique, et de créer l'archétype d'un héros moderne, le savant, dont la vie entière est consacrée au service de l'humanité, et à la recherche d'un bien supérieur : la compréhension des lois de la Nature.

Il est vrai que Fontenelle excelle dans la pratique du discours épideictique, et les hommages qu'il rend à ses confrères de l'Académie offrent de véritables modèles du genre qui inspireront le travail de ses successeurs non seulement dans la savante compagnie, mais aussi au-delà, dans la pratique de l'éloge durant le long XVIII^e siècle. Fontenelle lui-même fait l'objet de nombreux éloges posthumes, à l'occasion de sa mort, en 1757, suivant en cela la tradition qu'il a lui-même réussi à imposer par la régularité de son travail, et à nouveau en 1784, quand l'Académie française propose comme sujet, pour son concours annuel d'éloquence, l'éloge à Fontenelle. Ces différents hommages rendus à l'écrivain invitent alors à interroger l'héritage de la pratique fontenellienne de l'éloge et à examiner, au-delà des contraintes du genre, l'image que les contemporains et les successeurs immédiats de Fontenelle avaient pu garder de lui, la place que ces hommes pouvaient accorder à notre auteur dans une histoire des formes et des idées littéraires, scientifiques et philosophiques. C'est à ce corpus que nous allons nous intéresser dans ces pages, à la recherche d'un Fontenelle qui, paradoxalement, n'apparaît jamais mieux que là où il est censé ne jamais se montrer.

Une remarque méthodologique s'impose d'emblée : mon analyse n'a pas l'ambition d'étudier l'ensemble des éloges qui ont été rendus à Fontenelle, notamment parce que tous ceux qui furent présentés à l'Académie Française dans le cadre de son concours d'éloquence n'ont pas donné lieu à publication, même si le corpus publié à cette occasion se compose d'une bonne quinzaine de textes dont la longueur varie entre une trentaine et une centaine de pages. La masse de documents est donc conséquente pour l'analyser en détail en quelques pages car, même si ces éloges entendent tous rendre hommage au même homme à travers l'évocation des mêmes événements et des mêmes œuvres, d'importantes différences se font

⁶ Jean Dagen, *L'Histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 31-41.

ressentir et invitent à une redéfinition et du traitement du sujet et de la pratique du genre. On peut dans tous les cas opérer une première distinction entre les hommages rendus à Fontenelle par ses contemporains directs, au lendemain de sa mort, et ceux composés une trentaine d'années plus tard, par des auteurs dont la relation à Fontenelle est dans certains cas inexistante, et dont le travail est avant tout un exercice rhétorique, même si leurs textes méritent également tout notre intérêt.

En 1757, et conformément aux usages, trois éloges sont prononcés en séance publique par les secrétaires perpétuels des trois Académies parisiennes dont Fontenelle avait été membre⁷. Charles Lebeau pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Grandjean de Fouchy pour l'Académie des sciences et Duclos pour l'Académie française. La même année, Claude Le Cat en fait de même devant les membres de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen et le Chevalier de Solignac prononce un éloge devant la Société Royale des sciences et Belles-Lettres de Nancy⁸. A ces éloges officiels, on peut ajouter celui que lui rend l'Abbé Trublet, son ami, et qui sera insérée dans l'article que le *Dictionnaire de Moréri* consacre à l'auteur à partir de l'édition de 1759⁹.

Parmi les éloges académiques composés à la mort de Fontenelle le plus intéressant est sans doute celui de Claude Le Cat, Médecin-chirurgien à Rouen, et secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences et belles lettres de la ville normande dont Fontenelle était également membre. Ce « compatriote » de Fontenelle, sans innover pour ce qui est de la forme même de l'éloge, pour lequel il suit le modèle que Fontenelle avait imposé à l'Académie des sciences (biographie et portrait moral), est le plus long (une cinquantaine de pages) et l'un des plus informés, non seulement pour ce qui est des détails biographiques, notamment à propos de la jeunesse de Fontenelle, mais pour ce qui concerne la présentation et l'analyse de ses œuvres, y compris les plus polémiques. Il faut néanmoins rester toujours prudent sur les jugements que Le Cat peut avancer à ce sujet : s'il confirme par exemple l'attribution à Fontenelle des *Doutes sur les causes occasionnelles*, il lui refuse la paternité du *Traité de la liberté de l'âme* et de la *Lettre sur la résurrection de la chair*. L'ensemble est par

⁷ Membre de l'Académie Française depuis 1691, Fontenelle intègre l'Académie des Sciences en 1697, pour en devenir le premier secrétaire perpétuel en 1699, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1701, dont il démissionnera en **1716**.

⁸ L'éloge de Solignac, que je n'ai pas réussi à consulter, a dû être exclu de cette analyse, mais il serait certainement intéressant de le comparer aux autres hommages posthumes rendus à Fontenelle.

⁹ Je laisserai de côté cet éloge, qui échappe au cadre académique et dont la structure (ou plutôt le manque de structure) est assez proche de celles des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des œuvres de M. de Fontenelle*, du même abbé Trublet.

ailleurs pimenté d'anecdotes et de bons mots de l'auteur, ainsi que d'analyses fort pertinentes, notamment au sujet du travail de Fontenelle à l'Académie des sciences.

La comparaison des trois éloges académiques parisiens peut en revanche se révéler plus intéressante, notamment par leur incomplétude et les choix que cet état de fait suppose. Les trois éloges respectent scrupuleusement la forme attendue de l'exercice : une présentation chronologique de la vie et de l'œuvre de l'auteur auquel on rend hommage, avec une insistance particulière sur les activités en lien avec les institutions dont il était membre, ainsi que la mise en valeur des qualités morales et intellectuelles lui assurant une renommée éternelle et faisant de lui un exemple de dévouement au service de l'humanité. Étonnamment, l'éloge le plus long est celui venant de l'Académie où l'activité de Fontenelle fut la moins importante, l'éloge de Lebeau comporte en effet vingt-cinq pages dans l'édition de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*¹⁰, alors que celui de Grandjean de Fouchy pour l'Académie des sciences¹¹ n'en compte que quinze. On peut également noter que l'éloge de l'Académie des sciences semble d'autant plus court qu'il s'agit tout de même du premier secrétaire perpétuel de la compagnie, ayant activement participé à son renouvellement, à la rédaction de ses statuts, ayant exercé ses fonctions pendant plus de quarante ans et dont la plupart des éloges sont beaucoup plus longs encore. Il est vrai que l'éloge de Lebeau, bien plus fleuri que les deux autres, s'attarde davantage à la carrière proprement littéraire de Fontenelle, alors que Fouchy passe plus rapidement sur certaines considérations, et notamment sur les critiques et les débats qu'avaient pu soulever certaines de ses œuvres (hormis celles qui retardèrent son élection à l'Académie française), pour s'intéresser surtout au mathématicien et au philosophe bien que, comme le précise Fouchy, « ces qualités n'aient jamais été séparées chez lui »¹². Mais Lebeau n'hésite pas non plus à citer des anecdotes entendues ailleurs (il reprend chez Fouchy la nouvelle des « dames Péruviennes »¹³ qui demandent à apprendre le français pour pouvoir lire l'*Histoire de l'Académie des sciences*), voire à emprunter à Fontenelle lui-même certaines des images par lesquelles il entend représenter au mieux le caractère de l'écrivain disparu. Ainsi, par exemple, de l'évocation de la séance du 25 août 1741, lorsque Fontenelle renouvela son engagement auprès de l'Académie française, dont il était le doyen, par un discours où l'auteur lui-même s'était

¹⁰ *Éloge de M. de Fontenelle, Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour 1757*, p. xx. (désormais HARIBL)

¹¹ Jean-Paul Grandjean de Fouchy, *Éloge de M. de Fontenelle, Histoire de l'Académie royale des sciences pour 1757*, p. 185-200 (désormais HARS).

¹² *Ibid.*, p. 190.

¹³ « Une lettre venue du Pérou depuis sa mort, nous a appris qu'une des productions de l'Europe qui y est attendue avec le plus d'impatience, est l'Histoire de l'Académie, et qu'un grand nombre de Dames Péruviennes ont appris le français pour la pouvoir lire », *Ibid.* p. 193.

représenté comme Nestor devant le conseil des Princes de la Grèce Antique, témoin de trois générations différentes¹⁴, image qui est récupérée par l'auteur de l'éloge sous la forme d'une hypotypose incorporée à son propre discours (« on croyait voir Nestor dans le conseil des Princes de la Grèce [...] »¹⁵) qui finit par en occulter l'origine.

L'éloge de Duclos se distingue davantage des deux autres, non pas tant par sa structure que par la manière d'aborder l'auteur et ses œuvres. En effet, si Fouchy et Lebeau préfèrent partir de l'évocation de l'œuvre pour en déduire les qualités de l'homme, Duclos propose davantage un portrait moral de l'écrivain qui explique son intérêt pour des sujets trouvant une forme d'accomplissement dans les textes. Ainsi, par exemple, au sujet des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, Lebeau retient essentiellement la qualité de l'exécution, qui, dit-il « présente autant de fleurs qu'il brille de feux dans la voûte céleste ». Et, précise-t-il pour louer les qualités de l'écrivain, « ces fleurs seront immortelles du moins leur fraîcheur subsistera-t-elle autant que notre langue »¹⁶. Fouchy souligne davantage l'utilité de l'œuvre de Fontenelle, dans laquelle, dit-il, « il a trouvé moyen de donner le tour le plus clair et même le plus orné à ce que l'astronomie physique a de plus relevé, et d'intéresser à un livre de philosophie le lecteur le moins philosophe »¹⁷. Duclos, quant à lui, explique le succès des *Entretiens*, mais aussi d'autres œuvres de la même période, par une forme d'intelligence esthétique naturelle de Fontenelle :

Quelque estime qu'il eût pour l'érudition, il sentit qu'on doit, quand on le peut, ajouter à la masse des idées et ne pas se borner à la connaissance du mérite d'autrui. Il se fit bientôt un nom par des ouvrages d'un caractère nouveau, lors même qu'il en empruntait le sujet. Ses *Dialogues des Morts*, ses poésies et l'*Histoire des Oracles* eurent la plus grande célébrité. La *pluralité des mondes* a conservé un éclat qu'aucun imitateur du même genre n'a partagé. On fut étonné d'une variété de talents, qui, jusqu'à lui, avaient paru exclusifs les uns des autres, et qu'en sortant de l'Académie des sciences, où l'on venait d'entendre traiter des matières qui exigeaient l'attention la plus suivie, on trouvât pour délasserment *Thétis et Pelée*, ouvrage du même auteur¹⁸.

Le jugement porté sur Fontenelle n'est pas non plus le même, et la longueur de l'éloge n'est pas nécessairement en ce sens un gage d'admiration absolue. Lorsqu'il s'agit d'évoquer la place de Fontenelle dans la Querelle des Anciens et des Modernes, Lebeau présente son

¹⁴ « Les trois âges d'homme que Nestor avait vus, je les ai presque aussi vus dans cette académie, qui s'est renouvelée plus de deux fois sous mes yeux », *Discours prononcé par Fontenelle, doyen et directeur de l'Académie française, à l'ouverture de l'assemblée publique du 25 août 1741*, dans *Œuvres de M. de Fontenelle, des Académies, Française, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Londres*. Nouvelle édition, tome III, Paris, chez Saillant, Desaint, Régnard, DesVentes de la Doué, 1757, p. 380.

¹⁵ *Éloge de M. de Fontenelle*, HARIBL, op. cit., p.

¹⁶ *Ibid.*, p. 461.

¹⁷ *Éloge de M. de Fontenelle*, HARS, p. 188.

¹⁸ Duclos, *Éloge de Monsieur de Fontenelle*, *Ouvres de Duclos*, t. tome I, première partie, Paris, Belin, 1821, p. 588.

engagement presque comme une erreur de jeunesse qu'il faudrait lui pardonner, et au moment d'évoquer la qualité du style de Fontenelle, le dédicataire de l'éloge ne tient pas la comparaison avec Bossuet :

Les modèles de la plus haute éloquence, Démosthène et Bossuet, ont pu faire naître des imitations vicieuses. Toute la différence, c'est que les défauts de M. de Fontenelle sont plus séduisants : ceux de ces grands orateurs sont cachés dans les ombres et couverts par des beautés sublimes ; les siens ont plus de saillie, ils sont eux-mêmes éclatants¹⁹.

Moins virulent que Duclos, fervent défenseur du parti philosophique à l'Académie française, qui voit dans les détracteurs de Fontenelle des « insectes qui s'assemblent en foule autour de la lumière »²⁰, Fouchy se contente d'analyser la vision historique de l'ancien secrétaire de l'Académie des Sciences pour conclure que « M. de Fontenelle était peut-être celui qui avait raisonné le plus juste sur cette matière »²¹.

Ainsi, trois éloges prononcés presque simultanément (tous ces éloges furent prononcés en séance publique en avril 1757), donnent une image certes concordante, mais néanmoins nuancée, du célèbre écrivain, qui non seulement l'inscrit directement dans les débats intellectuels du temps, mais, surtout, qui propose une lecture de ses œuvres à partir de l'engagement de leurs auteurs dans ces querelles intellectuelles, sentiment qui ne fera que se renforcer quand on s'intéresse aux éloges écrits pour le concours d'éloquence de l'Académie française en 1784.

Devant ce premier constat, on ne sera pas étonnés de voir que c'est Charles Duclos lui-même qui impose, au moment de son élection comme secrétaire de l'Académie Française, que le concours d'éloquence ne récompense plus le panégyrique de Louis XIV, mais l'éloge d'un grand homme « moderne », ayant contribué par ses écrits et son travail au rayonnement de la France, de sa littérature et de sa langue. Le concours de 1784 porte donc sur l'éloge de Fontenelle, et c'est Garat, rédacteur du *Mercure de France*, qui obtient la récompense pour son éloge d'un auteur qu'il n'a pas connu, comme la plupart de ses concurrents, puisqu'il est né en 1749, au moment même où la carrière de Fontenelle commençait à décliner. L'originalité de l'éloge repose sur sa forme paradoxale : alors que l'auteur s'apprêtait à rejeter l'homme et l'œuvre, instruit seulement par les préjugés et les critiques hérités des temps passés, la lecture des œuvres de Fontenelle lui révèle la supériorité d'un esprit dont il fait l'un

¹⁹ HARIBL, p. 466.

²⁰ Duclos, *op. cit.*, p. 589.

²¹ HARS, p. 190.

des plus grands précurseurs du siècle des Lumières, l'égal de Voltaire et Montesquieu, le défenseur de sciences et de la philosophie, le pourfendeur de toutes les superstitions. On ne retiendra ici que les lignes finales de cet éloge et qui, par leur grandeur oratoire, illustrent bien la distance qu'il y a entre les éloges des contemporains, encore partagés par les contradictions de l'homme et des débats auxquels Fontenelle avait pu prendre part, et celui d'une postérité qui s'intéresse sans doute moins à l'homme qu'à la stature auctoriale d'un écrivain qui fait déjà partie d'une histoire, à laquelle sa figure contribue à donner un sens :

J'ai pris ses ouvrages et, je le confesse, c'était surtout pour chercher de quoi justifier mes préventions. A mesure que je les parcourais, mes idées changeaient ; dans un langage qui n'est qu'agréable, j'apercevais une raison sublime : à travers ce style familier [...] je découvrais une philosophie lumineuse et profonde, qui agrandissait la carrière des Arts comme l'empire des connaissances et montrait dans l'avenir de nouveaux trésors aux talents même de l'imagination : je le voyais, de son vivant même, imprimer un nouveau mouvement à deux siècles qui doivent avoir la plus grande influence sur tous les autres. [...] J'ai cru voir apparaître devant moi un Génie qui m'était tout-à-fait inconnu : je me préparais à offenser sa mémoire, et je n'ai pu que l'honorer ; semblable à ceux qui, entrant dans un temple pour en insulter le Dieu, saisis tout à coup de respect et de religion, tomberaient aux pieds de la statue qu'ils voulaient abattre²².

L'éloge de Garat est de facture plutôt classique, il reprend la forme biographique suivie du portrait moral, mais son enthousiasme pour la figure de Fontenelle est évident, l'écrivain en fait un véritable héros de la pensée des Lumières en action. Son prix suscita d'ailleurs quelques réponses où il était moins question de Fontenelle et de son œuvre que du sens de l'histoire intellectuelle que son éloge présentait aux lecteurs. C'est le cas des *Réflexions sur l'éloge de Bernard de Fontenelle*, de Pierre Chas²³, qui paraît une année plus tard et qui retrouve les accents de la Querelle des Anciens et des Modernes. Le texte s'attaque avant tout à Garat, qui défend la supériorité du XVIII^e siècle, qu'il appelle « le siècle de la philosophie », sur le XVII^e siècle, qu'il définit comme « le siècle des arts », et qui fait de Fontenelle le précurseur, le créateur et le héros de cette période de transformation. L'auteur des *Réflexions* refuse à Fontenelle le statut de philosophe, à qui il préfère nettement un d'Alembert, dont il fait un portrait assez élogieux : « au défaut de la majesté du style et de la chaleur de l'imagination, [d'Alembert] a possédé ce talent précieux de raisonner juste et de penser profondément, [...] a aimé la vérité, [...] n'a jamais enseigné l'erreur, ni créé de paradoxes »²⁴. Au contraire, Fontenelle n'est qu'un « un auteur élégant, un littérateur

²² Garat, *Eloge de M. de Fontenelle. Discours qui a remporté le prix de l'Académie française en 1784*, Paris, Demonville imprimeur, Librairie de l'Académie française, 1784, p. 86.

²³ Sur cet avocat, compilateur, jésuite frustré, et polémiste d'origine nîmoise, voire *Dictionnaire biographique de Michaud*, éd. 1843, t. 7, p. 688-689.

²⁴ *Réflexions sur l'Éloge de Bernard de Fontenelle. Discours de M. Garat, qui a remporté le prix à l'Académie*

agréable, un philosophe amusant, un écrivain bel esprit, mais sans nerfs, sans chaleur, sans imagination, sans sensibilité et sans étendue de génie »²⁵. Seuls échappent à sa critique « ses Mémoires et les Éloges des Savants, où il a développé de grandes connaissances et une sage philosophie », et qui seulement méritent « notre admiration et notre reconnaissance »²⁶, même s'il ne peut s'empêcher, plus tard, de reprocher à Fontenelle d'avoir utilisé mal à propos l'humour, voire l'ironie, dans des écrits où le respect pour la mémoire du défunt doit régner, et où l'auteur de l'éloge ne doit pas chercher à se mettre en valeur²⁷. De toutes les façons, conclut-il, dans quelques siècles les noms de Montesquieu, Fontenelle ou Voltaire seront oubliés, alors que ceux de Racine, Molière ou La Fontaine sont éternels. Seul Buffon lui semble faire exception, grâce à son travail de naturaliste et à ce qu'il aura apporté à la connaissance générale de la nature, contrairement à Fontenelle, dont le seul mérite aura été, dit Pierre Chas, d'avoir rendu intelligible aux autres le travail des vrais savants²⁸, noble tâche s'il en est, mais totalement inutile pour le peuple.

Malgré ces réticences, somme toute marginales et plutôt convenues, la série d'éloges composée pour le concours de 1784 se caractérise par l'inclusion de Fontenelle dans une dynamique historique dont il devient désormais le représentant, et par une recherche formelle qui peut aussi s'expliquer par le contexte particulier de production des textes : le concours académique. L'éloge de Voiron²⁹, par exemple, rompt avec la forme biographique pour privilégier une analyse thématique : trois parties consacrées successivement à l'esprit philosophique dans la littérature, l'esprit des Lumières dans les sciences, l'esprit de douceur et d'aménité dans la philosophie. L'auteur considère que si le XVII^e siècle forma le goût littéraire de Fontenelle et lui donna son esprit, celui-ci ne s'épanouit qu'au XVIII^e, à qui il donna ses lumières et dont il est en quelque sorte le créateur.

L'éloge de Michel de Cubières³⁰ se présente sous une forme très originale. Contre la conception traditionnelle des éloges, et en particulier celle de d'Alembert qui affirmait que

Française en 1784. Par M. Chas, avocat du Musée de Paris. A Londres, et se trouve à Paris, Cailleau, 1785, p. 16-17.

²⁵ *Ibid.*, p. 18.

²⁶ *Id.*

²⁷ *Ibid.*, p. 70.

²⁸ *Ibid.*, p. 49-50.

²⁹ *Éloge de Monsieur Bernard Le Bovier de Fontenelle, de l'Académie Française, par L. Voiron*, A Amsterdam et se trouve à Paris, Belin, 1784. 42 p. Le nom de L. Voiron est absent du *Dictionnaire biographique* de Michaud ainsi que du *Dictionnaire des ouvrages anonymes ou pseudonymes* de Barbier. Il peut sans doute s'agir de Louis-Henri Duchesne de Voiron, ou Voiron, (1737-1793), économiste, intendant de la comtesse de Provence, qui publia à la même époque plusieurs écrits sur diverses affaires publiques.

³⁰ *Fontenelle jugé par ses pairs, ou Éloge de Fontenelle en forme de dialogue entre trois académiciens des Académies Française, des Sciences et des Belles-Lettres*. [Par M. de Cubières] Londres [Paris], Belin, 1783. 47 p. Michel de Cubières (1752-1820), ami de Garat, était un collaborateur du *Journal encyclopédique* et du

« l'éloge d'un homme de lettres doit être le récit de ses travaux »³¹, l'auteur défend Fontenelle sous la forme d'un drame oratoire, à l'image de celui de Marc-Aurèle par l'Académicien Thomas³². Cubières critique notamment les *Mémoires* de l'abbé Trublet, dont les dates seules lui semblent utiles, à cause de leur désordre général, du manque de plan et de propos. L'éloge de Cubières se présente sous la forme d'un dialogue fictif, qui a lieu peu de temps après la mort de Fontenelle, dans le salon de Madame Geoffrin, en présence de l'abbé Trublet lui-même (qui ne parle pas mais joue le rôle de garant des faits) et devant une invitée étrangère, Milady Stella, admiratrice des œuvres de Fontenelle, qui souhaite connaître un peu mieux la personnalité et l'œuvre du célèbre auteur récemment décédé. Trois académiciens représentant les trois académies parisiennes, présents chez Madame Geoffrin, prennent successivement la parole pour louer l'œuvre de Fontenelle, qui est ainsi analysée de manière thématique, et qui, malgré sa modernité, n'apparaît pas comme libre de toute critique : la défense de la physique cartésienne, la familiarité du style, une forme d'entêtement à rechercher une vérité qui lui échappe toujours, apparaissent comme les failles les plus importantes d'une œuvre qui reste pourtant essentielle pour le siècle des Lumières. L'intérêt pour l'exercice dépasse donc le simple cadre du concours académique et s'inscrit dans un débat d'idées dont Fontenelle devient tour à tour le représentant ou l'ennemi.

De facture plus classique, l'éloge de l'abbé de Flers³³, qui ne concourut pas pour le prix d'éloquence, se présente comme un exercice rhétorique nécessaire, dit-il à ceux qui travaillent à la gloire de la religion, parce que « les ennemis savent parler et [qu'] il faut être à la hauteur » du combat qu'il faut livrer contre eux. Se réclamant du modèle littéraire de Bossuet, l'abbé de Flers propose donc un éloge assez convenu : Fontenelle est un « homme immortel », gloire de la littérature, mais ni grand savant ni grand philosophe, même si l'auteur convient qu'il n'a point « ébranlé les fondements de l'Autel et du Trône »³⁴. Un autre éloge, paru cette fois à Liège, et que Barbier attribue au baron Deslyons³⁵, capitaine d'infanterie et auteur de plusieurs éloges historiques, affirme au contraire avoir été exclu de la compétition en raison des « choses répréhensibles » qu'il contient. Et en effet, l'auteur présente Fontenelle comme

Mercure de France.

³¹ Voir Jean Le Rond d'Alembert, *Réflexions sur les Éloges académiques*, *Œuvres de d'Alembert*, Paris, Belin, 1822, t. II, première partie, p. 151.

³² Voir Antoine) Léonard Thomas, *Œuvres complètes*, Paris, Desessarts, 1802, t. II.

³³ *Éloge de Fontenelle de l'Académie Française, discours qui n'a pas concouru, par M. l'abbé de Flers*. Paris, Cailleau, 1783, 28 p.

³⁴ *Ibid.*, p. x.

³⁵ *Éloge de Bernard Le Bovier de Fontenelle, des Académies Française, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin, de Rome, et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences*. Liège, 1783

un des plus grands défenseurs de la raison contre la superstition religieuse de son temps, un égal, à sa façon, de Newton et de Leibniz, et surtout un véritable héros des idées philosophiques des Lumières dont le combat s'illustre par la force de ses arguments dans le débat qui l'oppose à Baltus dans le *Traité des Oracles*. Nous pourrions multiplier les exemples de ce type d'éloges, plus ou moins réussis, qui confirment le même phénomène : l'utilisation d'un Fontenelle devenu désormais figure emblématique de son temps dans un débat idéologique qui pourtant le dépasse désormais.

Or, s'il est un point sur lequel tous ces auteurs semblent parfaitement unanimes, c'est sur l'importance du travail de Fontenelle à l'Académie de sciences, et en particulier la richesse de ses propres éloges qui, plus que tout autre chose, auront donné au XVIII^e siècle le goût du savoir et des recherches ardues. L'éloge de Voiron insiste par exemple sur l'importance de l'invention d'un genre qui, jusque-là, n'était réservé qu'aux puissants du monde et que Fontenelle a étendu à une autre forme de grand homme, le savant, en le montrant non seulement comme tel, appliqués à la découverte de connaissances hautement complexes, mais dans sa dimension sociale et morale, tout aussi importantes que la première. Cubières présente, lui aussi, Fontenelle comme « le père des éloges académiques », non seulement par la rigueur avec laquelle il a tenu à rendre hommage à ses compagnons de l'Académie des sciences, mais par la force avec laquelle il parvient à rendre vivants les efforts des savants cherchant à découvrir les secrets de la nature, au point, nous dit-il, de ne faire qu'un avec le sujet de ces hommages :

quand on lit ces *Éloges* où règnent tant de clarté, de finesse et des connaissances si variées, ne pourrait-on pas demander si Fontenelle, en louant L'Hôpital, Leibniz, Malebranche, etc n'avait point en effet l'imagination de Malebranche, le coup d'œil prompt de L'Hôpital et l'universalité de Leibniz ?³⁶.

C'est également l'avis de Deslyons, qui, dans son hommage, remarque également la proximité de Fontenelle avec les dédicataires de ses éloges :

Que dirai-je de ces *Éloges* où il s'immortalise dans de grands hommes ? Où, prenant leur place, il paraît tout ce qu'ils ont été, leurs écrits, leurs vertus, leurs talents semblent lui appartenir ; où reproduisant la science sous mille formes, également fécondes, il la parcourt dans sa vaste étendue ; il se joue, pour ainsi dire, dans ses nombreux replis ; il s'enfonce et ressort tout-à-tour : il varie les préceptes, en leur prêtant des attraits et des délices. Là, avec le chimiste, il analyse ; avec le Botaniste, il découvre la propriété des plantes ; avec l'anatomiste, il raisonne sur la circulation du sang : il pénètre dans le secret de la structure du corps humain : avec le Ministre, le souverain, il est homme d'état ou

³⁶ Cubières, *op. cit.*, p. 33.

Législateur ; avec le mécanicien, il explique [...] les merveilles des forces mouvantes ; avec le Géomètre, l'Astronome, il calcule, il arrange les planètes, il mesure leurs mouvements, [...] avec le physicien enfin, il pense à la nature ...³⁷

L'idée n'avait pas échappé aux auteurs des éloges posthumes de Fontenelle. En 1757, Lebeau l'avait souligné aussi dans son propre discours. En commentant l'élection de Fontenelle à l'Académie des sciences, il affirme : « l'on peut à juste titre lui appliquer ce qu'il a dit lui-même de M. de la Hire : on croyait avoir choisi un académicien ; on fut étonné de trouver en lui une Académie toute entière »³⁸.

Ces observations convergentes, à des années de distance, de la présence de Fontenelle dans les éloges semblent particulièrement intéressantes, d'autant que l'exercice épideictique suppose que l'on mette en avant le dédicataire de l'hommage au détriment de celui qui l'écrit, notamment lorsqu'il s'agit d'un éloge académique, et donc un d'hommage qui est rendu au nom d'une institution, qui plus est royale, et non pas à titre individuel.

De fait, Fontenelle se conforme assez rigoureusement à cette obligation, du moins en apparence. Il ne parle qu'exceptionnellement de lui ou en son nom propre. Dans les écrits académiques en général, il se représente lui-même avant tout comme une fonction, celle d'historien, ou tout au plus celle de secrétaire de l'Académie des sciences, et c'est essentiellement en tant que tel qu'il rédige les *Éloges* des académiciens. Dans ce sens, il comble les attentes que l'institution renouvelée avait définies dans son règlement de 1699, et semble faire sien le portrait qu'il avait dressé de son prédécesseur, Jean-Baptiste Du Hamel, dans l'éloge qu'il lui consacre en 1706 :

Il fallait à cette Compagnie un secrétaire qui entendît et qui parlât bien toutes les différentes langues de ces Savants ; celle d'un chimiste, par exemple, et celle d'un astronome, qui fût auprès du public leur interprète commun, qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites, des éclaircissements, un certain tour, et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner, et que cependant la plupart des lecteurs demandent ; enfin qui par son caractère fût exempt de partialité, et propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques³⁹.

Fontenelle n'existe donc pas dans l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, du moins officiellement, en tant qu'instance narrative de l'histoire de l'institution ou en tant que producteur des éloges des Académiciens. C'est essentiellement l'Académie en tant que corps constitué qui décide de la publication des mémoires, qui discute les communications

³⁷ Deslyons, *op. cit.*, p. 66.

³⁸ HARIBL 1757, p. 466.

³⁹ *Éloge de M. Du Hamel* (1706), OC t. VI, p. 132-133.

présentées en séance dont rendent compte certaines des « observations », ou qui rend hommage à un savant décédé.

Pourtant, on peut également dire que la présence de l'éthos fontenellien n'en est pas moins importante et c'est ce qui n'a pas échappé aux auteurs des éloges dont Fontenelle fera lui-même l'objet après sa mort. En réalité, à bien lire les *Éloges* des académiciens, on a vite fait de comprendre que leur auteur apparaît clairement à travers toute une série de remarques dans lesquelles s'élabore, discrètement, une image archétypale, non seulement du savant mais aussi de l'historien des savoirs qu'est Fontenelle, et à laquelle il tente de conformer son travail comme secrétaire de la compagnie.

Fontenelle affirme, par exemple, que le savant a l'obligation morale d'offrir ses connaissances aux autres, non seulement à ses confrères de l'Académie, mais aussi à tous ceux qui partagent le même intérêt pour le savoir et la vérité. C'est pourquoi il n'hésite pas à louer autant, sinon plus, le génie de Huygens qui dévoila la méthode du calcul infinitésimal que celui de Leibniz et Newton, qui le découvrirent en même temps mais sans partager ce savoir avec leurs pairs : « Le Public, ou pour mieux dire, le petit nombre de ceux qui aspirent à la haute géométrie, étaient frappés d'une admiration inutile qui ne les éclairait point, et l'on trouvait moyen de s'attirer leurs applaudissements, en retenant l'instruction dont on aurait dû les payer »⁴⁰. Mais cette qualité ne semble pas offerte à tout le monde, elle n'est qu'un don réservé précisément à des esprits supérieurs, comme Bernoulli, qui excella dans l'art d'instruire ses disciples en mathématiques à l'Université de Bâle, ce qui conduit Fontenelle à une conclusion générale qui semble s'appliquer à son propre travail de secrétaire de l'Académie rendant compte du travail de ses compagnons : « Tel et capable d'arriver aux plus hautes connaissances, qui n'est pas capable d'y conduire les autres ; et il en coûte quelquefois plus à l'esprit pour redescendre, que pour continuer à s'élever »⁴¹.

En fait, l'amour du savoir doit se trouver au-dessus des intérêts individuels, aussi bien intellectuels que matériels, et les véritables savants doivent moins chercher leur gloire que le progrès des connaissances. Mieux encore, Fontenelle semble subordonner l'importance de l'augmentation des connaissances positives au développement de la faculté essentielle de l'homme : la pensée. L'exemple du Père Malebranche est en ce sens significatif, lui qui « n'avait étudié que pour s'éclairer l'esprit, et non pour se charger la mémoire »⁴². Fontenelle en fait même une des qualités essentielles des génies les plus remarquables, comme le

⁴⁰ *Eloge de Huygens, op. cit.*, p. 102.

⁴¹ *Eloge de Bernoulli, Ibid.*, p. 112. C'est d'ailleurs ce qui fait, pour Fontenelle, la supériorité de Leibniz par rapport à Newton : sa capacité à se faire comprendre.

⁴² *Eloge du Père Malebranche*, p. 358.

Marquis de l'Hôpital, qui « n'a voulu que faire penser, plus soigneux d'exciter les découvertes d'autrui, que jaloux d'étaler les siennes »⁴³. Ou encore Leibniz qui « disait qu'il aimait à voir croître dans les jardins d'autrui des plantes dont il avait fourni les graines », car, précise Fontenelle, « ces graines sont plus à estimer que les plantes mêmes, l'art de découvrir [...] est plus précieux que la plupart des choses qu'on découvre »⁴⁴. En somme, en insistant sur l'articulation nécessaire des existences individuelles dans le mouvement général l'histoire de l'esprit humain, Fontenelle réaffirme les principes sur lesquels il avait fondé la supériorité des Modernes dans sa célèbre *Digression*, et donne à son propre travail d'historien de l'institution sa mission ultime : inviter le lecteur à penser la nature selon les seules règles de la raison⁴⁵.

Par la même occasion, Fontenelle fait de l'historien des savoirs un acteur essentiel dans le mouvement de l'histoire, chargé de construire un nouvel espace public des savoirs, dont le rôle politique n'est pas négligeable. Pour illustrer ce point, nous pouvons retenir un dernier exemple, tiré de l'éloge de Newton. Dans ce texte, Fontenelle se sert de manière paradoxale de l'exemple des anciens⁴⁶ et s'insinue discrètement dans l'hommage au mathématicien anglais. Après avoir décrit l'enterrement en grande pompe de Newton à l'abbaye de Westminster, en 1727, Fontenelle introduit un commentaire qui met en scène l'exemple de l'Antiquité : « Il faudrait presque remonter chez les Anciens Grecs si on voulait trouver des exemples d'une aussi grande vénération pour le savoir. La famille de Newton imite encore la Grèce de plus près par un monument qu'elle lui fit élever, et auquel elle emploie une somme considérable »⁴⁷. Le cas de Newton permet à Fontenelle d'aller encore plus loin dans sa critique à la société de son temps et de donner à l'exemple antique une dimension aussi surprenante qu'efficace. De fait, la nation anglaise n'a pas attendu la mort du grand mathématicien pour lui manifester sa reconnaissance, contrairement au sort qu'ont pu connaître les plus grands noms de la science française. Dès lors, le modèle anglais lui permet de donner à ses compatriotes une leçon à propos de la place que la société doit désormais

⁴³ Eloge du Marquis de l'Hôpital, t. VI, p. 104.

⁴⁴ Eloge de Leibniz, t. VI, p. 394.

⁴⁵ Sur la manière par laquelle Fontenelle invite le lecteur à penser avec lui dans le cadre des écrits académiques voir, à titre d'exemple, Maria Susana Seguin, « Le statut discursif de la Lune entre fictions et mathématiques dans les écrits de l'Académie des Sciences », dans *La Lune au XVII^e siècle*, sous la direction de Chantal Grell, Turnhout, Brepols, 2014, p. 185-202.

⁴⁶ Sur ce point, voir Maria Susana Seguin, « La figure du Savant dans les *Éloges des Académiciens* de Fontenelle », dans *L'Écrivain face au Savoir*, Textes rassemblés par Véronique Dufief-Sanchez, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2002, p. 29-39.

⁴⁷ *Éloge de Monsieur Newton*, op. cit., t. VII, p. 132. Dans d'autres circonstances, Fontenelle fait aussi l'éloge de l'Italie, le pays « où la savante Antiquité a laissé plus de reste qu'en aucune autre », mais aussi celui où « ses précieux restes ont fait renaître plus d'excellents ouvrages modernes », *Éloge de Monsieur de La Hire*, op. cit., t. VI, p. 427-428.

réserver aux hommes de savoir, et qui rappelle par sa tonalité critique les remarques du Voltaire des *Lettres philosophiques* :

M. Newton a eu le bonheur singulier de jouir pendant sa vie de tout ce qu'il méritait, bien différent de Descartes qui n'a reçu que des honneurs posthumes. Les Anglais n'en honorent pas moins les grands talents pour être nés chez eux. Loin de chercher à les rabaisser par leurs critiques injurieuses, loin d'applaudir à l'envie qui les attaque, ils sont tous de concert à les élever ; et cette grande liberté, qui les divise sur les points les plus importants, ne les empêche point de se réunir sur celui-là⁴⁸.

Curieusement, cette critique à peine masquée du comportement de la société française à l'égard de ses savants s'inscrit dans une autre comparaison avec l'Antiquité, romaine cette fois, dans laquelle Fontenelle lui-même se cache derrière un masque sans doute surprenant pour un défenseur des Modernes, mais que le plus virulent de ses ennemis n'aurait pu contester : « Tacite, qui a reproché aux Romains leur extrême indifférence pour les grands Hommes de leur Nation, eût donné aux Anglais la louange tout opposée. En vain les Romains — ou faut-il y lire les Français ? — se seraient-ils excusés sur ce que le grand mérite leur était devenu familier ; Tacite — et Fontenelle lui-même n'en fait pas ici autrement — leur aurait répondu que le grand mérite n'était jamais commun, ou que même il faudrait, s'il était possible, le rendre commun par la gloire qui y serait attachée »⁴⁹. Ainsi ce n'est plus Fontenelle le Moderne qui rappelle à l'ordre ses contemporains, mais l'un des auteurs majeurs de l'Antiquité tant vénérée par les défenseurs des Anciens, un exemple de rigueur et d'équité dans ses jugements de l'histoire avec lequel Fontenelle il semble s'identifier⁵⁰, non pas dans un savoir historique ni dans un style particulier, mais dans une recherche d'équité qui donne à ses discours une dimension morale, et à l'histoire de l'Académie des Sciences qu'il est en train d'écrire à travers les éloges, une portée philosophique.

48 *Éloge de Monsieur Newton, op. cit.*, t. VII, p. 127.

49 *Ibid.*, p. 128.

50 Ce n'est pas la première fois que Fontenelle emprunte un tel masque pour se représenter lui-même comme juge de ses contemporains. Toujours à propos de Newton, mais dans l'éloge écrit pour Leibniz, Fontenelle s'était dit incapable de juger à qui de Newton ou de Leibniz il fallait attribuer la paternité du calcul infinitésimal et faute de preuves, donne l'exemple d'Atticus, ami proche de Cicéron, incapable de « prendre parti entre César et Pompée ». *Éloge de M. Leibnitz, op. cit.*, t. VI, p. 400. Titus Pomponius Atticus (110-32 av. J.C.), était un ami intime de Cicéron, qu'il avait connu dans sa jeunesse et avec qui il restera en relation étroite jusqu'à la mort de celui-ci. Né à Rome d'une famille équestre, il abandonne en 85 les désordres et les effusions de sang de Rome pour gagner Athènes où il passe de nombreuses années, et où il adopte la philosophie épicurienne. Atticus ne prend aucune part active à la politique de la période trouble qui suit, mais observe plutôt une attitude de neutralité et d'amitié avec tous les partis : il aide les partisans de Marius comme ceux de Pompée, il protègea Térentia, la femme de Cicéron, pendant l'exil de celui-ci, et la femme d'Antoine à l'époque de Mutina. Il devient l'ami de l'empereur Auguste et sa fille Attica épouse Agrippa.

Que conclure donc ? Lorsque d'Alembert écrit pour l'*Encyclopédie* l'article ÉLOGE ACADEMIQUE, il opère une distinction entre les éloges rhétoriques et les éloges historiques, et se souvient naturellement de Fontenelle, en rappelant le très grand service que l'auteur a rendu, non pas aux savants, non pas à la littérature, mais à l'Académie des sciences elle-même, et de manière plus large à la recherche de la vérité. Mais il souligne aussi combien la place de secrétaire de l'institution est devenue dangereuse, tant il semble difficile d'imiter Fontenelle, ou de s'en distinguer. Ce faisant, d'Alembert met parfaitement en avant la particularité des éloges de Fontenelle, qui sont à la fois historiques et rhétoriques : et de fait, Fontenelle a bien le style de sa pensée.

Doit-on pour autant conclure que Fontenelle a volontairement parlé de lui en rendant hommage à ses contemporains ? Sans doute pas. Comme pour le reste de l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, il a fait de l'exercice rhétorique que sont les éloges des académiciens l'occasion d'une réflexion moderne sur ce que devait être l'homme de savoir, sur sa place dans l'histoire et dans la société, sur les conquêtes dont l'esprit humain était capable et sur l'utilité de ses erreurs. Et ce faisant, il a exposé toute une série de convictions et de principes, profondément inscrits dans le reste de son œuvre, et dans lesquels on peut également reconnaître les convictions de l'auteur. Il faut donc se rendre à l'évidence : concours académique ou pas, le meilleur éloge qu'on aura écrit de Fontenelle, ce sont les hommages que le philosophe aura lui-même rendu à ses contemporains.

Maria Susana Seguin
Université Paul-Valéry Montpellier III
IHRIM – UMR 5317 – ENS de Lyon
Institut Universitaire de France